

## COMPTE-RENDUS CRITIQUES

---

**L'Art populaire hongrois.** Introduction par Ch. Viski, notes explicatives des figures par S. BÁTKY, Et. GYÓRFFY, membres du personnel scientifique du Musée National Hongrois. Traduction de H. Ancel. Edité par la Section Ethnographique du Musée National Hongrois et l'Imprimerie de l'Université. — Budapest, 1928, un volume in-4° de xxxii-240 pages.

Un luxueux recueil, tout à la gloire de ce que le peuple hongrois a de meilleur et dont il a le droit d'être le plus fier : ses traditions primitives reflétées dans le miroir sincère, et nu, des procédés tout pratiques et naïfs de ses artisans : bergers, cultivateurs, gens de tous métiers qui sont l'accessoire de la vie d'été ou d'hiver dans la campagne ou dans les bourgs, tailleurs, fourreurs, travail du cuir, du bois, de l'argile ou de la terre séchée, selon les goûts et les besoins de la région, les matériaux dont elle dispose, le genre d'existence qu'on y a toujours eu. Sans oublier le patient et ingénieux travail, le charmant travail, souvent, des femmes et filles des cultivateurs et petits artisans hongrois.

L'isolement linguistique où s'est trouvée la race depuis son établissement en Europe centrale, les douloureuses vicissitudes et le long esclavage qu'elle a subis, ont eu du moins ceci de consolant pour elle, que jusqu'à nos jours, à vivre forcément repliée sur soi, elle s'est gardée elle-même bien mieux que la plupart des peuples d'Occident vers qui elle a tourné ses sympathies de bonne heure. Ils le savent bien, les Français, trop rares encore, qui se sont donné la peine d'étudier un peu la Hongrie sur place, et d'en voir autre chose que les deux grandes gares de Budapest, Keleti ou Nyugati, selon le train, les rues Andrássy ou Rákóczy, quelques-uns des grands cafés où la musique américaine des Tziganes est

bonne et la vie douce, l'admirable perspective du Danube, de ses ponts, du vieux Bude et son âpre colline, du Palais, de l'île Marguerite, du Parlement et de l'énorme entassement de maisons qu'est Pest. Même parmi les édifices officiels de la Vieille-Buda (pourvu qu'on ait du temps et un guide d'un peu de goût), à plus forte raison si l'on consent à visiter le reste de la Hongrie, à retourner voir ce qu'on en a aimé, soit par le Danube blond, de Pozsony à Visegrád et puis jusqu'auprès de Mohács ou non loin de la calme et charmante cité étagée de Pécs ; soit sur les bords du Balaton jusqu'au gros bourg de Nagy-Kanizsa ; soit le long des voies ferrées, même dans la ville tant de fois dévastée par la Tisza, et puis rebâtie, qu'est Szeged, bien davantage dans le spacieux et rural Debrecen, tout proche de Nagy-Hortobágy et de ce qui reste de la puszta, ou, sur la ligne de Pologne, dans l'énorme village de Mezőkövesd aux inoubliables matinées de dimanches, ou encore, tout à l'autre bout, en tels coins de Győr, de quelque Komárom aux rues d'automne défoncées, ou du paisible Sopron : un peu partout, si les vestiges authentiques et évocateurs du passé apparaissent rares, la vie hongroise du moins, avec son charme simple, ancien, varié, se montre à plein, sans apprêt, en maint détail de construction, d'ornementation, de costume, d'usages sociaux, de mœurs un peu frustes, parfois, mais bonhommes.

C'est un peu tout cela qu'on retrouvera ici, sous forme de souvenirs, classés, catalogués avec une heureuse précision. Evocation aussi du très beau Musée National de Budapest, et du Musée d'Art décoratif, si attrayant, tel que je l'ai vu plus d'une fois au bout du Városliget. A titre rétrospectif, et par la vertu de tant d'images triées avec un soin expert, en noir ou polychromes, un peu de l'enchantement que donnent au voyageur ce *Skansen* qu'on nomme ici (p. VII), aux pentes d'une colline qui domine Stockholm, tout entière convertie en musée de plein air, flore, faune, architectures régionales, objets usuels -- ou le charmant et riche *Folkeshuseum* dans l'île de Bygdø près d'Oslo -- ou surtout peut-être, parmi les nations du Nord directement apparentées aux Magyars, l'admirable *Musée National finnois* de Helsinki, historique et ethnographique à la fois, enfin, dans la banlieue de la petite ville de Tartu, en plein parc d'un ancien château de baron balte, un *Musée Estonien* très beau lui aussi, récemment aménagé avec le concours d'un érudit finnois.

Eugène HORVÁTH a peint une vingtaine d'aquarelles de costumes populaires hongrois. La grande masse des illustrations qui donnent l'idée du « kaléidoscope ethnographique d'une incomparable richesse » (p. VIII) qu'était la Hongrie, ont été recueillies par la

Société et l'Ecole hongroises des Arts Décoratifs, la Fédération Villageoise et l'Association des Ingénieurs et Architectes de Hongrie. Un certain nombre avaient été utilisées déjà par tels et tels recueils analogues (et bien moins complets) qu'on trouvera indiqués au début de l'*Introduction*. L'on a voulu mettre ici « le peuple hongrois tout entier » (p. V), abstraction faite, autant qu'on l'a pu, des éléments allogènes mêlés à lui, encore aujourd'hui, en tant d'îlots. C'est un plaisir rare que de revoir lentement tous ces éléments de beauté, traditionnels et si divers, épars et si étroitement cohérents, par la vertu de quelque chose d'indéfinissable, qui apparaît là mieux qu'ailleurs peut-être : le fonds obscur et premier d'une race venue de loin et qui, malgré tous les mélanges auxquels elle a dû se prêter, est demeurée assez à part.

Les érudits à qui est due l'*Introduction* fort intéressante de cet ouvrage, constatent que toute cette richesse est désormais, dans l'ensemble, une chose du passé (p. XIII) : l'artisanat populaire dégénère ou disparaît, décline ou meurt ; telle corporation qui groupait il y a un demi-siècle une centaine de patrons, dans un même comitat, n'a pas engagé depuis trente ans un seul apprenti ; plus d'une petite industrie d'art de naguère, ou même d'une mode nationale, en Hongrie comme ailleurs, hélas ! est tuée par le tout fait, l'article en série, fabriqué dans les usines voisines de la capitale, ou importé. Malheurs et regrets que le cours actuel de la civilisation semble rendre inévitables, que les nations d'Europe ont connus l'une après l'autre, qui gagnent l'Orient et le Nouveau Monde. On ne saura jamais assez de gré à ceux de qui l'érudition, le goût, le sens national font des protestataires agissants, éclairés, souvent heureux. En Hongrie cette investigation des « nuances dialectales » de l'art national (p. X), des « frontières » et des « îlots » qu'on y peut déterminer comme en matière de folklore ou de parler populaires, a pris dès les débuts, il y a deux générations, aussi bien que celle des trésors de la poésie vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, une forme patriotique et démocratique aussi : organisation de la Section ethnographique du *Nemzeti Múzeum* et de diverses expositions, création du *Magyar Néprajzi Társaság*, écoles d'art industriel et appliqué, de nombreux musées de province, et publication d'ouvrages dont on trouvera l'indication aux pages vi-viii. Souhaitons que tant d'efforts intelligents arrêtent du moins la ruine et le mal, préservent dans les goûts du peuple ce qui peut être préservé encore et, de ce qui est le passé, conservent le plus qu'il se peut à titre de tradition consacrée et de trésor national.

Types populaires, femmes et filles de paysans jeunes et vieux.

en costumes de fête ou de tous les jours, d'hiver ou d'été, vêtements longs ou courts de drap, d'étoffe, de peau, de cuir, selon les besoins d'un climat extrême, qui fait que même les allogènes ont adopté, souvent à titre définitif, certains éléments permanents du costume magyar (p. xvii), manteaux, pelisses, dolmans, gilets, chemises ouvertes ou fermées, brodées ou non, à manches coupées ou « en gueule de veau », coiffures masculines, féminines, variant parfois avec la religion professée... Broderies et appliques, pour les robes, les poches, les corsages, les cols, les manches, les coussins, ornements et chamarrures de tuniques, de vêtements fourrés ou non, de tabliers, de coiffes, de fichus, de draps de lit, d'oreillers, de tapis, de blagues à tabac, de courroies, lanières, harnais et fouets. Et les broderies (on compte, p. xix, 45 espèces de points) à motifs stylisés, de mémoire toujours, où le Hongrois met « son jardin à fleurs » (p. xx), où la rose domine, où quelques oiseaux chanteurs se glissent : le tout de couleur unique, foncée ou vive, ou, ailleurs, de couleurs associées ou bariolées traditionnellement.

Les détails caractéristiques d'architecture locale, de construction, d'aménagement, de décoration murale, d'enjolivement des faîtes ou des clôtures, d'intérieurs ou clochers de temples ou d'églises, d'objets mobiliers peints ou sculptés, ont été compris dans cette enquête iconographique si ample, avec grande raison : voir à ce sujet p. V et VI de l'*Introduction*, excellente dans la concision du texte réduit à « ce qui est indispensable à l'intelligence des conditions de notre art populaire » (p. VIII).

Et nombre d'objets familiers, traditionnels, indispensables à la vie quotidienne de telles ou telles catégories sociales, étuis pour briquets, porte-miroirs, porte-allumettes, étuis à pommade pour la moustache ou contre la gale, battoirs, quenouilles, etc... : façonnés par des artistes improvisés, bergers de chevaux, de bœufs, de porcs, perdus dans l'Alföld au long des jours d'été, jeunes filles pour leurs fiancés, gars pour les jeunes filles. On utilise de préférence, selon la région, le bois, l'os, la corne, polis, entaillés, passés à l'eau forte, au suif ou à la cire de couleur. Enfin, croix catholiques au bord des routes et des carrefours, et, dans toutes les régions calvinistes, stèles funéraires en chêne entaillé et gravé.

Les savants qui ont fait un choix parmi tant de choses où revit l'âme artiste et simple, pratique et rêveuse des gens du peuple magyar devaient indiquer (p. xii), entre les composants de cet art, des éléments d'ordre ancestral, primitif, communs à bien des peuples ; des traditions proprement ethniques ; quelques données

fournies par la classe hongroise cultivée ; et d'autres provenant d'influences dues au voisinage, ou à l'insertion de populations allo-gènes, non sans réaction des éléments hongrois originels, qui dominent de beaucoup. Ils ont sagement pensé à guider même ceux qui connaissent la Hongrie, — à plus forte raison ceux qui ne savent rien d'elle — dans une sorte d'appréciation d'ensemble de l'art hongrois. Sens manifeste de l'harmonie, dont « tout art populaire véritablement saint » doit être inspiré. Grande souplesse dans l'appropriation à la matière prise sur place, qui fait de cet art ethnique un art pratique et nettement, constamment régionaliste et local. Tendance constructive et, en somme, spiritualiste et intellectueliste, subordonnant toujours les éléments de simple observation naturaliste à une stylisation qui dégage, souligne et combine les traits essentiels. Mais rien d'abstrait, nul usage de l'ornementation à caractères purement géométriques, quoi qu'on ait pu attendre en ce sens des influences longtemps voisines de l'art musulman, byzantin ou arabe. Rien non plus de matériel ; sauf l'étain dans quelques régions, nul emploi de matières minérales autres que la glaise des plaines (p. xix-xx). Nul appel au luxe pour lui-même, aux métaux précieux, si abondamment employés par ailleurs dans l'art balkanique. Plus curieuse encore est l'absence de tous éléments artistiques ou décoratifs d'ordre confessionnel ou religieux, fréquents parmi les peuples d'alentour : pudeur qui hésite à l'application matérielle de symboles sacrés même à des fins d'ordre artistique ? ou survivance permanente de la longue oppression religieuse d'Islam ?

A la suite de ces excellents nomenclateurs et critiques de l'art populaire hongrois, on se poserait bien d'autres questions ou « hypothèses ». Mais ils s'en défont, à bon droit. On ne leur fera pas le reproche qu'ils sont tentés d'adresser (p. viii) à quelques-uns de leurs prédécesseurs, d'avoir manqué d'objectivité. Purement documentaire, ainsi qu'il le fallait, mais riche, pittoresque, venu à son heure, avant qu'il soit trop tard, évocateur à souhait, leur travail pieux nous vaut un précieux répertoire, qui aidera grandement à faire connaître la Hongrie sous le jour le plus caractéristique et le plus charmant. Pour l'y retrouver telle qu'il l'a connue, très différente de son propre pays, très attrayante par sa diversité, tout *magyarbarát* feuillettera souvent ce beau livre, et l'aimera.

(Université de Strasbourg).

Henri TRONCHON,

Membre correspondant  
de la Société Historique Hongroise.

**Justice pour la Hongrie !** Les erreurs cruelles du Traité de Trianon. Publié, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du *Pesti Hirlap* (le Journal de Pest), par LÉGRÁDY FRÈRES, éditeurs du *Pesti Hirlap*. Aux hommes aimant la vérité, D<sup>r</sup> LÉGRÁDY OTTÓ, rédacteur en chef du *Pesti Hirlap*. [Budapest, sept. 1930]. 4°, 164 p.

Les éditeurs du *Pesti Hirlap*, MM. Légrády frères, publient ce superbe album consacré aux injustices du traité de Trianon, à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de leur journal, et M. Otto LÉGRÁDY, son rédacteur en chef, le dédie « aux hommes aimant la vérité ».

C'est là un volume d'une présentation à la fois précise, grandiose et émouvante. La plupart des illustrations, qui constituent la partie la plus importante du livre, sont de toute beauté, et leur effet artistique est certain. Elles consistent en reproductions très soignées de tableaux des peintres hongrois les plus célèbres (un *Golgotha* de MUNKÁCSY, une *Maternité* de GLATZ, du BENCZUR, du VASZARY, du CZENCZ, etc.) des décors pour le théâtre, des estampes, coloriées, toutes choisies avec le goût le plus sûr.

Quant au texte, et en particulier au texte français (puisque c'est à lui que se limite notre compétence, comme aussi la nature même de cette revue), il est en général bien écrit et bien ordonné. Laissons de côté les faiblesses et les maladroites d'expression inévitables en pays étranger. Dans un texte français, l'énoncé des noms hongrois et d'après l'ordre des mots hongrois (Bethlen István Gróf, etc.), précédant leur traduction en français, nous paraît inutile. Attachons-nous d'emblée au fond. La plupart des arguments de l'ouvrage contre le traité de Trianon sont déjà connus, de sorte que nous pouvons nous dispenser d'y revenir. Il y en a de neufs, et d'autre part, il sied de répéter les vérités premières quand elles sont, comme c'est le cas ici, choisies parmi les meilleures et les plus frappantes et, de plus, bien présentées et bien classées. Après avoir illustré les pertes humaines et territoriales que la Hongrie a dû subir du fait du traité, les auteurs abordent successivement la critique des arguments dont les vainqueurs, sur la base de la propagande slave et roumaine, se sont servis pour opérer le démembrement : situation ethnique, politique nationalitaire de l'ancienne Hongrie, responsabilité de la Hongrie dans la guerre, arguments historiques, stratégiques et économiques. Ils soulignent enfin la situation actuelle dans l'Europe centrale, les méthodes de gouvernement des Tchèques,

Serbes et Roumains, tant vis-à-vis de leurs nationaux que de leurs minorités. Ils démontrent l'antagonisme entre Tchèques et Slovaques, entre Serbes et Croates, entre Transylvanie et Vieille-Roumanie. Ils révèlent les desseins cachés des auteurs du traité, la mauvaise foi et les procédés dictatoriaux qui ont présidé aux négociations, ainsi qu'à la délimitation des frontières sur le terrain ; bref la violation sur toute la ligne des 14 points du président Wilson.

Mais puisque le but d'un compte-rendu est aussi la critique, ou tout au moins le franc énoncé du point de vue du critique, disons rapidement notre opinion personnelle à ce sujet.

Tout d'abord, comme l'a déjà relevé M. Benedek Jancsó dans le *Magyar Szemle*, la propagande hongroise de revision, si justifiée pour autant qu'elle demeure pacifique et que d'autre part elle modère ses exigences territoriales en ne s'appuyant que sur des arguments à l'abri de tout conteste, semble manquer d'unité dans sa méthode et dans son action. De temps à autre paraît une publication somptueuse, émanant d'un journal comme le *Magyarság* ou le *Pesti Hirlap*, ou un document statistique de la *Ligue pour la revision* ; il y aurait peut-être intérêt à coordonner ces efforts, à les concentrer dans une main unique, de façon que, comme dit M. Jancsó, le « personnel de la revision » ait toute la compétence voulue et ne risque jamais, d'autre part, de s'épuiser.

En second lieu, il y aurait intérêt aussi à écarter désormais résolument les arguments sentimentaux à la Tisseyre ou Lebourg. Dans un monde moderne qui est pressé, où l'on exige de la clarté et des chiffres, et où les esprits n'ont jamais été aussi oublieux de l'histoire et jamais aussi éloignés de tout romantisme, surtout politique — où enfin ne jouent que des calculs et des intérêts, il ne s'agit pas de savoir ce que la Hongrie a fait dans le passé pour l'Occident et en particulier pour la France — encore moins de savoir de qui elle est l'amie. Ces arguments se contredisent et ce qui est valable pour l'opinion française devrait être soigneusement tu en Allemagne par exemple, voire en Italie. Ce que l'opinion mondiale sera toujours disposée à apprendre, c'est comment et pourquoi le traité de Trianon est injuste, c'est-à-dire en quoi il viole la pure et simple logique des *faits*, en quoi il est inapplicable géographiquement, ethniquement, économiquement, en quoi enfin il porte préjudice à la civilisation, notre bien commun. A cet égard il faut féliciter les auteurs de l'album de n'avoir pas trop sacrifié à l'argument sentimental, d'en avoir tout au moins diminué l'importance, par rapport aux publications analogues précédentes. Les arguments historiques, d'autre part, y sont réduits pour

faire place surtout à des considérations actuelles. Il y a néanmoins trop de pathétique parfois dans les illustrations, fort belles d'ailleurs, qui visent à symboliser le deuil de la Hongrie. Les visions de l'histoire, d'autre part, n'émeuvent pas des peuples avides de nouveau, ni la grande majorité de l'opinion des plus vieilles nations, qui est volontiers portée à charger le passé de tout le mal : aristocratie, monarchie, clergé, « ténèbres du moyen-âge », etc. A cet égard, la Hongrie d'aujourd'hui, si facilement suspecte de réaction aux yeux de l'étranger, n'a pas intérêt à présenter ses grands personnages du passé et surtout du présent chamarrés de brandebourgs et de décorations, et dans le costume de ces magnats que l'on rend, à tort ou à raison, responsables, dans le passé, d'une politique, sinon d'oppression, du moins hautaine vis-à-vis de leurs paysans allogènes, et, dans le présent, de la situation qui empêche la Hongrie, par des réformes résolues, de prendre rang parmi les nations démocratiques.

Répetons-le, les auteurs de cet album ont su, en revanche, choisir, pour souligner les injustices de la situation présente, des tableaux et des graphiques frappants. Mais c'est ici le lieu d'une troisième remarque, la plus importante de toutes. Il s'agit de s'entendre. Est-ce que vraiment les Hongrois ont l'intention de réclamer un jour ou l'autre leurs frontières millénaires ? Pensent-ils vraiment que, malgré leurs bouderies actuelles, malgré les luttes intérieures des Etats successeurs, les Transylvains roumains et les Croates, sinon les Slovaques, désirent retourner sous la domination hongroise ? Qu'on fasse le plébiscite, a dit à Trianon la délégation hongroise. Oui, qu'on le fasse, aujourd'hui encore, et partout ! Nous pensons que, si la Hongrie réobtient ainsi, outre les Magyars des régions détachées, les Ruthènes, les Vendes, une fraction des Slovaques, quelques Slaves du sud, c'est probablement tout. Reste la question de Transylvanie à résoudre.

Dans ces conditions, les tableaux que renferment les premières pages du livre ne sont pas toujours de bonne propagande, parce qu'une bonne propagande doit être irréprochable au point de vue de la bonne foi. Or, involontairement ou non, la comparaison que l'on fait en Hongrie entre le démembrement de ce pays et un démembrement hypothétique de grands pays unifiés ou relativement unifiés comme la France, l'Italie, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, n'est pas exacte. La Hongrie, qu'elle le voulût ou non, que ce fût sa faute ou non, et quelle qu'ait été sa politique vis-à-vis des nationalités — politique qui n'est pas en cause ici — n'était pas un Etat ethniquement uni comme ceux auxquels elle se



compare. Ce n'est pas le lieu non plus de se demander si la Hongrie aurait pu devenir une nouvelle Suisse. Qu'une paix faite sur une base ethnique, indépendamment de toutes autres considérations géographiques, historiques, économiques, sociales, etc., soit juste ou non, ce n'est pas là non plus la question. Le fait est qu'on a voulu une paix ethnique, et qu'une fois cette base admise, il est à la fois impossible et de comparer la Hongrie à la France et d'éviter le démembrement. *Etant donné la défaite de la Hongrie dans la guerre, ce démembrement aurait eu lieu de toute façon, même si les populations allogènes n'avaient jamais été « opprimées. »* Nous avons assez dit ailleurs, pour ne pas avoir besoin d'y revenir ici, notre opinion sur la façon dont on a opéré ce démembrement.

Mais, en partie du moins, il s'est fait tout seul. Le fait qu'avant même l'entrée des armées ennemies sur le sol hongrois, des assemblées séparatistes aient pu avoir lieu en Croatie, en Transylvanie, à Turóc Szent Márton, est significatif à cet égard. Et plus encore, cet autre fait que les députés roumains de Transylvanie, croates à Belgrade n'aient jamais élevé de protestation contre le principe même de l'union, et que tant en Croatie qu'en Slovaquie la grande majorité des populations ne fasse au gouvernement central qu'une querelle de régime. Les Allemands, en 1871, ne pouvaient en dire autant des députés alsaciens, tous protestataires, et qui étaient pourtant eux aussi leurs frères de race.

Voilà pourquoi, sitôt la guerre terminée, et avant même la paix de Trianon, la Hongrie intégrale, surtout y compris la Croatie-Slavonie, comme la représente cet album, est devenue une fiction. Les auteurs de cette publication auraient dû commencer par ne pas faire figurer dans leurs cartes la Croatie-Slavonie, déjà autonome en 1914, sur laquelle la quasi-unanimité des Hongrois n'émettent plus aucune revendication. En second lieu, si l'on veut à toute force comparer la Hongrie propre (Etat incontestablement compact du point de vue géographique) à d'autres nations, il faut dresser une carte *ethnique* de ces nations elles-mêmes, comparer la masse des Hongrois en Hongrie à celle des Allemands en Allemagne, des Français en France, et porter enfin sur ces *masses nationales seules* des fractions proportionnelles à celles des Hongrois que le traité a arrachés à la mère-patrie. On verrait ainsi le tiers du territoire ethnique français ou allemand détaché du reste, 15 millions de Français, 20 millions d'Allemands, etc. C'est déjà beaucoup. Et ce serait plus loyal, et en même temps, la seule propagande à l'abri de tout reproche, c'est-à-dire capable, en s'appuyant sur des chiffres incontestables, d'emporter la conviction. Remarquons d'ailleurs, en ce qui concerne l'Allemagne, que, défaite elle aussi,

elle aurait été démembrée autant et plus que la Hongrie si elle avait compté autant et plus de ressortissants allogènes. Si on ne l'a pas pareillement démembrée, c'est une preuve de plus que la paix a eu avant tout des bases ethniques.

Quelques erreurs de détail encore : Tableau n° 2 de la p. 11 : Allemagne : pertes 10 % et non 19 %. Même page, carte de la Bulgarie : on a omis d'indiquer en noir, à défaut de Strumitza (comprise dans le gain territorial de 1913), Tsaribrod et la région du Timok, dits « confins occidentaux », qui faisaient partie de l'ancien territoire bulgare et ont été adjugés à la Yougoslavie par le traité de Neuilly.

Enfin quelques passages du texte nous ont donné à réfléchir. C'est ainsi que la page 16 contient, à notre sens, quelques exagérations. Que l'Autriche ait excité, notamment en 1849, les nationalités contre la Hongrie, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Que la Hongrie ait passé plusieurs siècles à lutter contre les Habsbourgs pour obtenir son indépendance ou tout au moins ses libertés, c'est exact encore. Mais présenter la Hongrie comme *opprimée par l'Autriche dans les décades qui précédèrent immédiatement la guerre mondiale*, alors que les Hongrois furent depuis 1867 et jusqu'à cette guerre la *seule* nationalité de l'Empire qui eût obtenu par le dualisme son autonomie totale, que par le jeu de ce même dualisme elle put dominer ses allogènes comme l'Autriche dominait les siens, qu'elle fut équitablement représentée, sinon sur-représentée, dans les conseils et dans le corps diplomatique de la Double Monarchie, alors enfin que toute l'organisation de cette monarchie avait pour base la suprématie des deux seuls éléments allemand et magyar aux dépens de tous les autres, qui, Tchèques en premier lieu, ne furent jamais reconnus comme Etats — c'est un peu excessif. La vérité est que les nationalités habitant le territoire de la Hongrie furent abandonnées par l'Autriche, dès 1867, au bon vouloir des Hongrois, et qu'enfin *tous* les Hongrois n'ont pas toujours considéré ces allogènes « comme des frères ».

C'est par des exagérations de ce genre qu'on gâte parfois une bonne cause. Elle n'en restera pas moins bonne, et juste, et hors ces quelques points qui appellent des réserves, nous ne voulons pas terminer sans féliciter une fois de plus les auteurs et les éditeurs de cette splendide publication.

(Genève-Leipzig).

Aldo DAMI.

Paul et Jean LEBOURG. **Les Consciences se réveillent**. Réponse à l'« Appel aux consciences » de Victor MARGUERITE. — Paris, Delpeuch éd. 1929, 8°, 147 p.

Comme M. VÉRTES-LEBOURG, auteur d'une « traduction » en « vers » de poètes hongrois, semble persévérer dans son erreur, nous voudrions en toute amitié la lui préciser à nouveau et lui donner quelques conseils qu'il ne voudra pas prendre en mauvaise part, même s'il était, par hasard, l'aîné de celui qui écrit ces lignes.

Secondé cette fois-ci de son frère, ou de son cousin, M. Lebourg publie une plaquette de dimensions assez fortes et joliment illustrée sur les injustices du traité de Trianon. Nous connaissons et ce traité et ces injustices, sur lesquelles pousse depuis quelque temps une littérature considérable, de propagande ou non. Mais nous n'allons pas faire à la raison sociale Lebourg frères (ou cousins), l'injure de lui reprocher son apport, qui demeure précieux dans une question de justice où rien n'est inutile, et considérer que la cause est désormais entendue et la campagne Rothermere définitive. Non. Nous voulons seulement relever les deux graves défauts de cette brochure, — les mêmes exactement que ceux de la brochure de vers et de sa préface : une langue déplorable d'une part, où le style et même l'orthographe sont complètement négligés ; et d'autre part une argumentation sentimentale qui, depuis quatre-vingts ans au moins, est tout à fait périmée. On pouvait, en 1830 ou 1848, faire appel à un certain romantisme politique (bien variable à vrai dire, puisqu'il allait de la Sainte Alliance aux mouvements libéraux et nationalistes), à l'esprit chevaleresque du peuple français, au grand mouvement de solidarité qui avait fourni les philhellènes à la Grèce, à l'Italie les carbonari, à la Pologne la sympathie du monde entier. Mais Byron, Eynard, Napoléon III, Victor Hugo sont morts. Il est question aujourd'hui d'intérêts et non de sentiments. Non que celui de la justice soit tout à fait éteint ; mais d'humanitaire il s'est fait peut-être plus précis, et c'est autant de gagné. On peut démontrer l'injustice d'une frontière non plus par du lyrisme, mais par des chiffres, non plus sous le signe de la fraternité, mais sous celui de l'équité, et même de l'intérêt bien entendu de tous. Car l'équité et l'intérêt se rejoignent bien souvent. Enfin, l'argument historico-sentimental a ceci de dangereux, qu'il joue souvent dans un cas contre l'autre, et tire finalement à fin contraire. Rappeler aux Français l'amitié franço-hongroise et les souvenirs politiques ou intellectuels franco-hongrois, et surtout

vouloir dégager à tout moment la Hongrie de la responsabilité allemande, c'est s'aliéner l'Allemagne, l'Autriche. sans pour cela s'acquérir nécessairement la sympathie française. La France ne changera très probablement pas sa politique dans les Etats Danubiens parce que les Hongrois lui témoignent un amour subit. Elle ne *peut* pas changer à l'heure actuelle sa politique de fond en comble, car du fait des circonstances, elle a encore partie liée avec la Petite Entente.

Dès lors, les arguments développés par MM. VÉRTES-LEBOURG ne servent qu'à très peu de chose. Les petits-fils des romantiques ne modifieront pas leur politique pour une question de sentiments, si justifiés soient-ils. Et, pour d'autres que les Français, ces arguments n'ont aucune valeur. Ils sont même, selon les cas, contre-indiqués. Par suite, ce à quoi il faut faire appel, c'est à une sorte d'équité à la fois *logique* et *pratique*, et si générale qu'elle puisse peser sur l'opinion publique de *tous* les Etats et pas seulement de la France. Aux *crimes* de la politique il faut opposer les *intérêts* de la politique elle-même ; il faut la suivre sur son propre terrain. Il faut démontrer, rigoureusement, sous le signe non pas du qualitatif ou de la poésie, mais du quantitatif, du tangible, du mesurable. Il faut être géographe, ethnographe, statisticien, historien, économiste. Tout, sauf littérateur.

Hâtons-nous d'ajouter que la brochure de MM. Lebourg ne néglige pas les données de ce genre, qui y sont nombreuses également et dont quelques-unes sont assez neuves : le fait par exemple que les éléments allogènes de Hongrie, moins cultivés que les Hongrois, l'étaient plus que leurs frères de race déjà indépendants est démontré par la baisse du pourcentage des illettrés dans *tous* les pays danubiens depuis l'établissement de nouvelles frontières ; l'existence seule des nationalités en Hongrie, en 1914, après dix siècles de régime hongrois, prouve qu'elles s'y sont développées et que ce régime n'a pu vouloir les opprimer, sans quoi il eût eu largement le temps de les faire disparaître. Aucun pays n'a été, pendant la guerre, aussi chevaleresque que la Hongrie : c'est elle qui a laissé le voïvode Putnik regagner son pays après la déclaration de guerre ; elle qui a accordé un régime de faveur à ses prisonniers et, en particulier, une liberté de mouvements pleine et entière à ses internés civils français, etc. Bien. Mais de grâce, qu'on ne nous cite plus à tout bout de champ la parole de MICHELET sur « le peuple béni qui a sauvé l'Occident », surtout lorsque, comme MM. Lebourg, on l'écorche pour l'avoir retraduite du hongrois au lieu de la prendre dans le texte original ; qu'on ne nous cite plus des bribes de discours pour monuments aux morts, avec la naïveté

de croire que ces belles paroles signifient quelque chose et qu'elles puissent surtout tenir un seul instant devant les nécessités de la politique ; que *surtout on ne nous serve plus jamais de ces brochures de propagande écrites en charabia*. Outre que le désordre des idées y est grand, la succession et le contenu des chapitres problématiques et arbitraires, celle de MM. Lebourg n'a qu'un rapport lointain avec son titre, on ne voit pas très bien en quoi elle « répond » à M. Victor MARGUERITTE, et au surplus, en serait presque tenté de s'en féliciter, étant donné la personnalité fort peu recommandable de ce dernier.

(Genève-Leipzig).

ALDO DAMI.

Aldo DAMI. **Tunnels ou voyages béotiens dans l'après-guerre**. Paris, « *La Renaissance du Livre* ». 1930, XIII, 281 p.  
« *Les compagnons de la grand'route* », n° 4.

Il vient de paraître un second livre de M. DAMI. Cette fois-ci il ne s'agit pas d'un seul pays, mais d'au moins dix à la fois (la Slovaquie et la Tchéquie comptées pour deux). <sup>1</sup> Les paysages et les êtres qui les peuplent se défilent et se mêlent aux pensées et aux rêves de celui qui les contemple. A la fois voyageur, historien, géographe et philosophe, l'auteur laisse toute liberté désirable au flux de sa pensée de même qu'à ses sentiments. Il mêle le sérieux et l'ironie, l'humour avec la vérité et la profondeur. Petits dessins, clairs, caractéristiques et piquants. Tunnels ! On y passe, et déjà un nouveau spectacle se présente à nos yeux.

Nulle malveillance ne se cache derrière ces propos facétieux. Le lecteur peut prendre part à la joie avec laquelle l'auteur pénètre dans tel ou tel caractère et découvre personnages, villes et pays. Ne lui en veuillez pas de se tromper parfois sur la réalité des choses, ni de ne pas toujours toucher le fond de ce qu'il décrit. Pensez à la brièveté du temps qu'un voyage nous accorde, mais à ce fait aussi que la rapidité même et l'élan intérieur dont elle est la source lorsqu'elle vous pousse d'une ville à l'autre et d'un train dans l'autre, sont les conditions premières de tout plaisir.

On lira ce livre avec plaisir.

(Leipzig).

H. WEIGERT.

1. Sur la Hongrie on lit les pages suivantes : Pusztá ; on ne passe plus par Presbourg ; matin à Budapest ; après-midi à Szeged ; Nyiregyháza ; Balaton.